

Les poèmes d'Alice Legras, ma grand-mère

Quand paliraient vos yeux...
Grand prix des Poètes Lorrains 1961

Bernard Legras

EXTRAITS

Quelques poèmes concernant la région

Introduction

Ma grand-mère, Alice Legras, née en 1888 et décédée en 1975, a écrit trente-sept poèmes qui lui ont valu de recevoir le *Grand prix des Poètes Lorrains* en 1961.

Pour faire connaître cette œuvre poétique de qualité qui mérite de ne pas tomber dans l'oubli, j'ai décidé de réaliser cet ouvrage de mémoire.

Les poèmes constituent la première et essentielle partie du livre.

Dans la seconde, je fournis quelques éléments sur la vie d'Alice, épouse et mère de deux enfants, dont le premier, mon père Jean Legras (1914-2012), devint un professeur renommé de la faculté des sciences de Nancy, créateur du centre de calcul universitaire.

Le livre comprend en outre de nombreuses photographies d'Alice durant sa vie.

Quand pâleraient vos yeux...

*Tant que vous saurez voir l'enchantement du monde,
Que vous écouterez les murmures de l'onde,
Que vous apprécierez, sous leurs aspects divers,
La poésie et l'art, la beauté grave et pure,
Que vos bras, pour autrui, resteront grands ouverts,
Et que vous verrez Dieu dans toute créature...
Quand pâleraient vos yeux, quand trembleraient vos pas,
Votre cœur ne vieillira pas !*

Poésie dans un parc

Certains de nos jardins sont pleins de poésie...
 Je songe à cet instant au charmant parc Olry,
 A l'étang constellé comme la galaxie.
 — Enchantement des yeux, quand le printemps sourit
 L'abord est merveilleux : de par terre en par terre,

Des tulipes, par mille, émaillent les gazons.
 Des arbres à l'écart, aux jeunes frondaisons,
 Ménagent des recoins, pleins d'ombre et de mystère.
 Un rocher pittoresque, à côté de l'étang,
 Apporte au paysage un parfum romantique...
 Cris d'enfants, chants d'oiseaux, ne troublent pour autant
 Le calme de ce lieu, d'une grâce idyllique.

Dans les ronds-points, des bancs accueillent les flâneurs,
 Ecoliers du jeudi — Dans le square en rocailles,
 Sur le sable attiédi, des moineaux se chamaillent,
 Au regard amusé de quelques promeneurs...
 Comme fond de décor, l'église de Saint-Pierre
 Découpe dans le ciel sa dentelle de pierre.

Un souffle poétique effleure, en haletant,
 Les roseaux, le gazon, rosit les pâquerettes.
 Tout le jardin frémit et chante le printemps,
 Du calice des fleurs aux branches verdelettes.
 L'enchantement lyrique atteint tous les buissons...
 La beauté règne en tout, coloris ou chansons :
 Cygnes dans le bassin, pinsons dans la ramure.

Le souffle poétique a gagné tout l'étang,
 Les libellules-fleurs de la couleur du temps,
 Les grands saules pleureurs, penchant leur chevelure.
 — Le souffle poétique a fait vibrer ce lieu
 Comme un luth argentin... puis remonte vers Dieu !

La fosse aux ours

Les gros ours de la Pépinière
Se dandinent sur leur arrière,
Avec des grâces d'éléphant,
Ou de proconsul triomphant...

Venus tout droit des Pyrénées,
Ils ont attendu des années,
Avant de se faire applaudir
Des gens venus pour s'ébaudir.

Tous les bambins les reconnaissent
Du premier coup, et leur adressent
Leur sourire : ils voient dans chacun
Leur petit ours en tissu brun.

Sont-ils atteints de nostalgie
Devant un arbre en effigie,
Arbre en ciment et béton peints,
Leur rappelant les grands sapins ?

Revoient-ils les sites sauvages ;
L'antre, caché dans les branchages ;
Le miel, dans un tronc évidé ;
La proie, un isard attardé ?

— Mais amis, vous avez l'espace !
Sans souci, votre esprit rêveuse...
Relative captivité,
A défaut de la liberté !

Tandis que d'autres sont en cage,
Et là, réduits à l'esclavage...
Ou dansent en jupon fané,
Avec un anneau dans le nez !

Alors, bon gros ours, patience !

Et que votre grotesque danse,
Vos airs patauds, appesantis,
Fassent rire grands et petits !

Grisaille

Que la campagne est triste, en son linceul de cendre,
Pendant les mois d'hiver ! Que mon cœur est serré !
Où sont donc les oiseaux qui n'ont pas émigré ?
La brume, en longue écharpe, au loin semble s'étendre.

Que la campagne est triste, aux cœurs vieux et transis !
— O neige, viens du moins mettre tes touches blanches
Sur ce sol désolé, viens recouvrir les branches,
Qui sans toi ne sont plus que squelettes noircis !

Que la campagne est triste, et comme décrépité !
L'horizon se dessine en profils efflanqués.
— Verdures des forêts, combien vous me manquez !
Pour réchauffer nos cœurs, bel été, reviens vite !

Les digitales

Les forêts de sapins ne sont guère fleuries...
 Leur austère beauté dédaigne se parer !
 — Des digitales pourpre, en longues théories,
 Se dressent cependant sur le bord d'un fourré.
 Leur tige est d'un seul jet, belle, mais vénéneuse,
 Alignant ses doigtiers, à teinte somptueuse,
 Garance ou violet. — Ce ne sont que grenats,
 Améthystes en vrac, diamants incarnats !

Mille petites fées,
 De leur hennin coiffées,
 D'où tombe un voile d'or,
 Animent ce décor.
 — Là, si je ne m'abuse,
 Que vois-je ? — Des lutins,
 Dans la clarté diffuse,
 Qui dansent sous les pins...

Minuit ! — Le bal commence !
 Alors, dans le rond-point,
 En chausses et pourpoint,
 Se mouvant en cadence,
 Les nains glissent sans bruit,
 Durant cette nuitée,
 Sur la terre, argentée
 Par la lune qui luit...

Assez de rêverie ! En grappes élégantes,
 Comme des feux ardents grim pant le long des pentes,
 Elles brillent dans l'ombre, où la mousse a verdi,
 Ces digitales pourpre, au port noble et hardi !
 On en trouve à foison sur le Mont Sainte-Odile,
 Dans les Vosges d'Alsace, aux entours des bosquets.
 Elles sont au passant d'une moisson facile,
 Et j'en ai rapporté deux énormes bouquets.

Regrets

« Le geste auguste du semeur »
 A disparu de nos campagnes.
 On ne voit plus que le tracteur,
 Dans la Lorraine ou la Champagne.
 Et c'est la faute du progrès,
 Du progrès qui partout fait rage...
 En vérité, c'est bien dommage
 (Mais à quoi bon tous ces regrets)
 Qu'ait disparu de la campagne
 Maintenant soumise au moteur,
 Dans la Beauce ou dans la Limagne,
 « Le geste auguste du semeur ! »

Mais le progrès aura beau faire,
 Il n'empêchera pas l'oiseau
 De gazouiller dans le roseau ;
 Le printemps de sortir de terre ;
 Le soleil, de briller aux cieus ;
 Ni la fleur, de charmer les yeux.
 Les grands bateaux n'ont plus de voiles,
 Mais le ciel garde ses étoiles !
 — Dans le siècle de la vapeur,
 Oui, le progrès aura beau faire,
 Malgré le ron-ron du moteur,
 Le printemps sortira de terre !

Un Haut-Lieu de Lorraine

Colline de Sion, toi Colline Inspirée,
 Chère au cœur de Barrès...
 D'où vient ta renommée ?
 Elle est due avant tout à ton attrait mystique,
 A tes processions devant la Basilique ;
 A la haute statue émergeant de l'église,
 Image de la Vierge en une pose exquise ;
 Aux cierges en buisson, brûlant sur la crédence,
 Tandis que les Ave s'égrènent en cadence...

A côté du croyant, se trouve le touriste
 Qui cherche dans le sol des étoiles de schiste :
 Il faut en trouver dix pour être fiancée,
 Et vingt pour prendre époux à la fin de l'année !
 Le voyageur, séduit, traversant l'Esplanade,
 Embrasse d'un coup d'œil les bois en enfilade,
 Le chemin circulaire et la vue à la ronde,
 Les fermes et les champs, sur la glèbe féconde,
 Les villages épars dans une plaine immense :
 Panorama splendide, un des plus beaux de France !

Sur les pentes en fleurs reverdit la prairie,
 Et des mirabelliers bordent la bergerie.
 — Lorsque revient avril, quand l'abeille s'envole,
 Quand le poulain d'un an dans l'enclos caracole,
 Quand les moutons au pré font une tache blanche,
 Quand le chaton doré tremble au bout de sa branche,
 Sion, comme un bouquet de fleurs — à grande échelle —
 S'élève dans les cieux comme une caravelle !

— En juillet, puis en août, la Colline se dore
 Des tons les plus ardents que la nature arbore.
 La foule envahit tout. Chaque petit village
 Délègue sa bannière et son pèlerinage.
 La messe est en plein air. On écoute le prêche
 En serrant son manteau : la brise est toujours fraîche !

On prie avec ferveur ; alors un souffle passe,
Qui monte jusqu'au Ciel en traversant l'espace.

Comprenez-vous pourquoi chacun vient de la plaine
Admirer pleinement ce Haut-Lieu de Lorraine ?

Le Lac Noir

Sur un fond sombre et triste, où nul arbre ne pousse,
(Un cirque de granit, envahi par la mousse,)
Dans un sommet vosgien, le Lac Noir apparaît.
C'est un site sauvage, au cœur de la forêt..
— Froide et profonde est l'eau, que retient la moraine !
Il mérite son nom, ce lac couleur d'ébène,
Car la haute falaise, à l'aspect saisissant,
Tombe à pic sur ses bords, en s'y réfléchissant.
— Ce miroir fantastique, en forme de losange,
Inspire au visiteur un sentiment étrange !

La folle du logis, l'imagination,
Nous poursuivra toujours, de son œil vagabond ;
Et l'on s'attend à voir, sur l'eau froide et profonde,
Un monstre fabuleux qui jaillirait de l'onde !

La ligne bleue des Vosges

Est-ce l'air ambiant, ou l'essence de l'arbre,
Qui donne à la montagne un coloris bleuté ?
La nature du sol : grés dur comme du marbre,
Est-elle la raison de cette étrangeté ?

O forêts de sapins, votre charme est austère,
Souvent majestueux, propre au recueillement !
Le bois profond et sombre est presque un sanctuaire
Qu'un orchestre invisible anime par moment.

C'est une symphonie : un chant d'oiseau qui tranche
Sur le fond plus ténu d'un long bourdonnement ;
Le bruit d'un écureuil sautant de branche en branche ;
D'une pomme de pin qui tombe doucement ;

Et c'est un friselis d'aile soyeuse et douce ;
Ou le cri d'un coucou, quand vient le renouveau ;
C'est le pas d'un chasseur, assourdi par la mousse ;
La chanson de l'eau vive, au cours d'un frais ruisseau...

Grand sapin d'un seul jet — au vert inaltérable,
Au rameau persistant — s'élevant dans le bleu,
Tu évoques pour moi, mon bel arbre immuable,
Un cœur fidèle et pur, qui s'élance vers Dieu !

Petits bateaux, grande chimère

J'aime m'asseoir au bord des eaux,
 Fût-ce celles d'une fontaine.
 J'aime regarder les bateaux,
 En évoquant la mer lointaine...
 Mais ceux dont je m'occupe ici
 Naviguent à la Pépinière,
 Sur un bassin, dans un parterre
 D'un des grands jardins de Nancy.
 — Leurs mâts sont faits d'une baguette ;
 Leurs filins, d'une cordelette ;
 Mais leurs voiles en raccourci
 Semblent voguer bien loin d'ici...
 Manœuvré avec gaucherie,
 Le frêle esquif tremble sur l'eau ;
 Et l'enfant, dans sa rêverie,
 Se croit vraiment un matelot

Sur cette mer miniature,
 Que ma chimère transfigure,
 — A moi qui rêve d'infini,
 Un navire d'enfant fournit
 L'illusion des mers immenses,
 Où, sur les flots, les bateaux dansent.
 Venu du large, le grand vent
 Règne partout, dorénavant...
 — Entourez-moi, blanches mouettes !
 Déjà, j'entends vos petits cris.
 Emmenez-moi, mes goélettes,
 Loin de ces horizons si gris.

Bateaux, bateaux de pacotille,
 Qui vous rassemblez en flotille,
 Vous emportez mon cœur au loin,
 Jusqu'à cet Océan lointain,
 Où de hautes et blanches voiles
 Semblent rejoindre les étoiles !

Rêverie

Les choses que je sais, les choses de la vie,
 Sont au fond de moi-même, en un vase bien clos.
 — Je sais que le bonheur est un sujet d'envie,
 Qu'on réclame à grands cris, même à tous les échos ;
 Car c'est un oiseau rare, au plumage doré.
 On peut le prendre au nid, ceci est avéré,
 Mais il faut mettre un frein à l'âme inassouvie.
 Ces choses, je les sais, ces choses de la vie.

Je sais qu'il est dans l'air un murmure subtil ;
 — Le murmure des bois, ou des âmes qu'on aime. —
 Pour entendre la voix du printemps en avril,
 Pour bien comprendre un cœur replié sur lui-même,
 Il faut savoir se taire... et savoir écouter
 Tous les chuchotements, et, souvent, s'oublier !
 — Je sais que la nature a des beautés sublimes,
 Mais aussi des aspects au charme dérobé.
 Pour les apercevoir, ces côtés plus intimes,
 Il faut se recueillir, et savoir regarder.
 Chaque fleur a sa grâce ! — Et c'est la rêverie
 Des choses que je sais, des choses de la vie...

Lorsque j'avais vingt ans, j'aurais voulu tout voir,
 Tout comprendre et tenir, tout lire, tout savoir.
 A quoi bon tout cela ? Les choses que j'ai sues
 Ont sombré dans l'oubli ; d'autres me sont venues,
 Sans que je sache d'où, par un chassé-croisé.
 Et ce que j'avais su fut ainsi remplacé.
 Puis j'appris qu'avant tout, il faut ouvrir son âme,
 L'amour doit être en nous une céleste flamme.
 Le bonheur c'est d'aimer : tout, depuis l'Infini,
 Depuis le Créateur, jusqu'au plus petit nid...
 Telles sont ma science et ma philosophie
 Des choses que je sais, des choses de la vie.

LA VIE D'ALICE

Un peu de généalogie

Alice, Félix et leurs parents

Alice Marie Adine Bourcier est née le 11 mars 1888 à St Dié dans les Vosges.

Elle est la fille de Jeanne Mangeonjean (1859-1932) et d'Alfred Bourcier (1857-1943), qui fut principal au collège de St Dié.

Le père de Jeanne, Jean-François (1828-1901) fut inspecteur primaire puis maire de St-Dié de 1890 à 1896.

Elle se marie avec Félix Eugène Legras le 10 avril 1912 à St Dié.

Félix, né le 4 août 1885 à Ambacourt, fut professeur de mathématiques au lycée Poincaré à Nancy.

Il est le fils de Julienne Rambaud (1849-1907) et de Joseph Legras (1851-1933) qui fut instituteur et maire d'Ambacourt.

Alice décède en 1975 à La Rochette, à l'âge de 87 ans. Son mari l'a précédé de quatre ans, en 1971, à Montmélian, à l'âge de 85 ans.

Les enfants d'Alice : Jean et Annette

Jean Legras naît le 12 juillet 1914 à Soissons. Il sera professeur de faculté en mathématiques et un pionnier de l'informatique universitaire à Nancy. Il se marie avec Madeleine Moreau, la fille de Léon Moreau ingénieur et de Marthe François, en 1939 à Nancy. Le couple aura deux enfants : Bernard né en 1943 et Christiane née en 1944. Madeleine meurt en 1996 et Jean en 2012 à l'âge de 98 ans à la maison de retraite du Charmois à Vandoeuvre. Depuis 2014, une allée porte son nom à Vandoeuvre.

Annette naît le 22 août 1918 à St-Dié. Elle sera dentiste. Elle se marie

avec Philippe Maréchal, ingénieur en papèterie, en 1951 à Laneuveville. Le couple aura trois enfants : Monique née en 1952, Véronique née en 1954, et Dominique né en 1959. Annette décède en 2008, à l'âge de 90 ans, à Grenoble.

Les frères et sœurs d'Alice : Adine, François et André

Adine naît en 1889. Elle se marie avec Georges Rosfelder, adjudant, en 1921 à Epinal. Il n'y aura pas d'enfants. Elle décède en 1941, à l'âge de 51 ans, à Albertville.

François naît en 1891 à St-Dié. Il sera agrégé de physique (Paris) et croix de guerre. Il se marie avec Julia Vincent, en 1924 à Clamart. Il n'y aura pas d'enfants. Il décède en 1964, à l'âge de 72 ans, à Vincennes.

André naît en 1897 à St-Dié. Il sera un chimiste très connu. Il se marie avec Marie Vely, en 1928 à Boulogne sur Mer. Il n'y aura pas d'enfants. Il décède en 1974, à l'âge de 76 ans, à Boulogne.

Les frères de Félix : Paul et Louis

Paul naît en 1876 à Haréville. Il sera instituteur puis après sa retraite explorateur. Il se marie avec Marie Anaïs Didier, en 1903 à Vecoux. Il n'aura pas d'enfants. Il décède en 1964, à l'âge de 87 ans, à Epinal.

Louis naît en 1879 à Haréville. Il sera instituteur. Il se marie avec Hélène Parizot, institutrice, en 1906 à Ambacourt. Le couple aura deux enfants : Blanche née en 1909 et Jeanne née en 1915. Louis décède en février 1916, à l'âge de 36 ans, à Badonviller, tué par un éclat d'obus dans une tranchée.

Quelques événements marquants chronologiques

Jean Legras voit le jour le dimanche 12 juillet 1914 à Soissons où son père venait d'être nommé.

Il est le premier enfant d'Alice Bourcier âgée de 26 ans et de Félix Legras, professeur de mathématiques dans le secondaire, âgé de 28 ans.

Jean naît quelques semaines avant le début de la grande guerre alors qu'une période très troublée débute pour ses parents.

En effet, le 4 août 1914, c'est la déclaration de la guerre.

L'ennemi se rapprochant de Soissons, la famille Legras part pour Chambéry chez Adine Bourcier, sœur d'Alice.

Félix envoyé à Dreux est démobilisé rapidement pour raisons de santé. Le couple vient à Nancy où Félix avait été nommé professeur.

En septembre 1915, Félix est repris pour le service armé dans l'artillerie et en 1916, il est à Verdun pour la grande offensive.

En octobre 1916, la famille habite Bourges. Félix est évacué de Verdun puis soigné à Baud (dans le Finistère) ; il est nommé professeur à titre militaire.

En octobre 1917, Félix est nommé au lycée Michelet à Vanves (banlieue de Paris). La famille loge à Clamart. Le 22 août 1918, naît une petite sœur Annette`

Alice apprend à lire et à écrire à son fils, ce qu'il fait avec beaucoup de facilité.

Le 11 novembre 1918, c'est l'armistice. Le 15 septembre 1919, la famille s'installe au 33 de l'avenue pour une période de vingt ans, avant de venir au numéro 39 de la même rue. La vie errante était terminée. A la rentrée, Félix reprend ses classes au lycée Henri Poincaré de Nancy.

Jean suit des études très brillantes au lycée Henri Poincaré de Nancy où il rentre à l'âge de six ans en 1920 (à Paques, il monte d'une classe) ; il truste les prix d'excellence année après année.

En 1930, le couple achète une auto. En revenant de St-Dié à la Toussaint, un accident se produisit. La voiture alla buter violemment dans un gros arbre. Alice perdit connaissance. On amena les blessés à l'hôpital de Raon où ils restèrent six jours. Jean avait le bras cassé et fut plâtré, puis le bras recassé après car mal remis.

En mars 1932, Alice subit une opération longue et douloureuse : une hystérectomie qui devait « démolir sa santé » comme elle l'écrit.

L'année suivante, Jean rentre à Normale Sup.

La santé d'Alice est médiocre. En février 1947, elle a une défaillance cardiaque extrêmement pénible, car elle était accompagnée d'une très grande angoisse, écrit-elle. Elle a duré pendant près de deux longs jours.

En 1955, Alice et Félix font un grand voyage qui les conduit à Lourdes où ils restent cinq jours.

Le 30 mai 1968, Alice et Félix quittent définitivement Nancy pour habiter à La Rochette dans les Alpes, chez Annette et Philippe qui leur donnent l'hospitalité.

Le 19 mars 1971, mort de son époux, mon grand-père que j'appelais Pépé Félix.

J'ai cinq petits-enfants

Concluons par un dernier poème d'Alice, écrit en 1960, dédié à ses cinq petits-enfants, venus au monde dans cet ordre : Bernard, Christiane, Monique, Véronique et Dominique.

J'ai cinq petits-enfants ; La race continue !
 En traversant les ans, la vie se perpétue...
 C'est la chair de ma chair... Trois filles, deux garçons.
 Bernard et puis Christiane. Ensuite, c'est Monique,
 Véronique et leur frère, un petit Dominique ;
 J'ai cinq petits-enfants. Ce sont mes cinq fleurons !

Bernard, le premier né de Jean et Madeleine,
 Est un garçon sérieux de dix-huit ans à peine.
 Bien loin d'être un agneau, c'est un lion belliqueux,
 Un cœur tendre, parfois, une conscience pure,
 Et il réussira, il n'a pas froid aux yeux !
 Sa grande distraction : le sport et la lecture.

Christiane est une blonde, aux yeux clairs, aux traits fins,
 Aux seize ans rayonnants... Profil de séraphin,
 Teint de rose et de lys... C'est une scientifique.
 Ce qu'elle aime surtout, c'est les mathématiques.
 Ses deux sports favoris : le cheval et le ski.
 Elle aime le travail et la vie lui sourit.

Monique est une rose. Elle était si mignonne,
 Quand c'était un bébé, qu'ainsi je la nommais.
 Ses grands yeux lumineux, l'air pensif qu'ils lui donnent,
 En font une fillette attrayante à souhait.
 Premier fruit de l'amour de l'union de Philippe et d'Annette,
 Elle a huit ans sonnés ; elle est toute jeunette.

Petite Véronique obtient tout ce qu'elle veut,
 Avec son air câlin, son délicieux sourire.
 C'est un amour d'enfant, chacun en fait l'aveu.
 Elle aime le dessin et saura bientôt lire.

Née il y a six ans, elle est notre filleule,
Et depuis ce temps-là, enchante son aïeule.

Et quant à Dominique, aux beaux cheveux bouclés,
Dont le talent consiste à tout déménager,
C'est un bambin charmant qui suce encore son pouce.
Bientôt vingt et un mois !... Mon Dieu, comme ça pousse !

J'ai cinq petits-enfants : trois filles, deux garçons.
Ce sont mes cinq fleurons – Vraiment, le compte est bon !

Ouvrages de l'auteur

I. Domaine religieux

- Science et foi : des rapprochements ? - création du monde, miracles, conscience et matière (avec Daniel Oth)

Préfaces du Professeur Jacques Roland et de Monseigneur Olivier de Germay

Ed. Téqui, 2021

- Cinquante saintes et saints dans la poésie et l'art (avec G. Jampierre)

Ed. Independently published

- Le mystère de la résurrection de Jésus : entretien avec un agnostique

Préface du Père Jean-Michaël Munier

Ed. Independently published, 2020

- Evangiles et Coran : amour ou soumission ?

Préface d'Annie Laurent

Ed. Independently published, 2020

- Les Noli me tangere dans la peinture

Préface de Guy Jampierre

Ed. Independently published, 2019

- Sur le chemin d'Emmaüs dans l'art et la poésie

Préfaces de l'Abbé Frédéric Constant et de Jean-Marie Schléret

Ed. Independently published, 2019

- Les disciples d'Emmaüs dans la poésie : suivie d'une réflexion sur la Résurrection

Préfaces de Monseigneur Jean-Louis Papin et de Thiery Bizot

Ed. Independently published, 2019

- La Résurrection du Christ : citations et œuvres d'art

Préface de Monseigneur Olivier de Germay

Ed. Independently published, 2019

- De Jésus à Mahomet : Dieu a-t-il changé d'avis ?

Ed. Vérone, 2017

- Jésus est-il vraiment ressuscité ?

Préfaces de Jean-Christian Petitfils et de Monseigneur Jean-Louis Papin

Ed. Pierre Téqui, 2015

II. Domaine historique

Les Professeurs

- Les Professeurs de Médecine de Nancy de 1872 à 2021 - Ceux qui nous ont quittés

Préface du Professeur Christian Rabaud

Ed. Independently published, 2020

- In memoriam : les Professeurs de Médecine disparus de 2014 à 2019

Préface du Professeur Jean-Luc Schmutz

Ed. Independently published, 2020

- Les Professeurs de Médecine de Nancy de 1872 à 2013 - Ceux qui nous ont quittés

Préface du Doyen Henri Coudane

Ed. Euryuniverse, 2014

- Seize leçons inaugurales et discours - Professeurs de médecine de Nancy

Préface du Professeur Alain Gérard

Ed. Euryuniverse, 2011

- Les Professeurs de Médecine de Nancy de 1872 à 2010 - Ceux qui nous ont quittés

Préface du Professeur Alain Larcan

Ed. Euryuniverse, 2010

- Les Médecins de la Faculté de Nancy - Le livre souvenir

Préface d'André Rossinot

Ed. Gérard Louis, 2006

- Les Professeurs de la Faculté de Médecine de Nancy de 1872 à 2005 - Ceux qui nous ont quittés

Préfaces des Professeurs Jacques Roland, René Royer et Alain Larcan (prix 2006 de la Société Française d'Histoire de la Médecine)

Ed. Bialec, 2006

Autres

- Les portraits peints, dessinés ou gravés à la Faculté de médecine de Nancy (avec J. Floquet et J. Vadot)

Ed. Independently published, 2020

- La faculté de médecine et l'école de pharmacie de Nancy dans la Grande Guerre (avec P. Labrude)

Préfaces des Doyens Francine Paulus et Jacques Roland

Ed. Gérard Louis, 2016

- Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy (avec A. Larcan, J. Floquet et P. Labrude)

Préface d'André Rossinot

Ed. Gérard Louis, 2014

- Les Hôpitaux de Nancy : L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes (avec A. Larcan)

Préface d'André Rossinot

Ed. Gérard Louis, 2009

III. Domaine personnel et scientifique

- Mon père Jean Legras : pionnier de l'informatique à Nancy

Ed. Independently published, 2019

- Mutti : Madeleine Legras (1919-1996)

Ed. Independently published, 2019

- Le journal de Lilo : Louis Boucher (1910-2015)

Ed. Independently published, 2019

- Jean Legras : Mathématicien lorrain - Précurseur de l'Informatique à Nancy - Fondateur de l'Institut Universitaire de Calcul Automatique

Ed. Groupe Dialog'Guyot, 2008

- Éléments de statistique à l'usage des étudiants en Médecine et en Biologie (avec le F. Kohler pour la seconde édition)

Ed. Ellipses, 2007